



Extrait de la Revue Canadienne de Montréal, mars 1912.

---

John-M. CLARKE

---



LE TRICENTENAIRE MICMAC

---



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

419 et 421, rue Saint-Paul

—  
1912

E 99

M 6

C 62

## LE TRICENTENAIRE MICMAC

---

**C**ES dernières années nous ont amené comme un déluge d'anniversaires historiques. Nous évoluons à travers une époque surchargée du souvenir d'événements, qui ont étendu considérablement le rayon de nos destinées. Il ne nous est pas permis de les laisser passer inaperçus, car ils sont comme des creusets où nous nous sommes affinés. Mais parfois surgit, perdu au milieu d'événements plus considérables, l'anniversaire de quelque fait de moindre importance, que saluent gracieusement au passage ceux qu'il intéresse ou à qui il profite, et qui reprend ensuite son rang dans l'histoire. C'est de l'une de ces solennisations apparemment de peu d'importance, ne datant plus d'hier déjà, et par conséquent manquant peut-être d'actualité, mais où j'ai joué un rôle personnel, qu'on me demande de parler, avant qu'elle ne se trouve trop loin de nous: le *Tricentenaire micmac*, célébré à Ristigouche, province de Québec, le 24 juin 1910. Il n'a pas eu la publicité à laquelle il avait droit et l'occasion qui se présente à nous d'en rappeler l'importance ne doit pas être négligée.

Ce n'est point au hasard qu'on avait choisi et la date et l'endroit. Le 24 juin 1610, Membertou, grand chef de la tribu des Indiens micmacs, avec vingt et un des siens, fut baptisé dans la foi chrétienne par le Père Jessé Fléché, à Port-Royal (aujourd'hui Annapolis, Nouvelle-Ecosse); le 24 juin 1910, au siège de la mission des Pères Capucins, dans la réserve des Indiens micmacs à Ristigouche, sur l'invitation du Révérend Père Pacifique, missionnaire spécial de ces Indiens, les chefs, les conseillers et les capitaines de la tribu, ainsi que plusieurs

hauts dignitaires de l'Eglise, s'assemblèrent pour commémorer cet événement antique mais d'une si grande importance dans l'histoire de ces peuples. Le Révérend Père qui organisa cette commémoration, si réussie, s'appliqua avant tout à lui donner un caractère nettement religieux et ce fut en effet une fête surtout religieuse, qui eut aussi cependant un réel intérêt ethnologique et historique.

\* \* \*

L'événement que cette intéressante cérémonie voulait commémorer, ne fut pas un de ceux qui, en son temps, souleva l'attention, et les historiens ne l'ont guère remarqué. Les rares documents qui en parlent ne nous apprennent presque rien autre chose que le simple fait relaté plus haut. Il en est parlé dans la *Relation dernière* de Lescarbot et dans une lettre adressée au Sieur de la Tronchaie <sup>(1)</sup> par un témoin oculaire, nommé Bertrand.

Il est inutile de rappeler ici le tableau peu impartial et plutôt mordant que Parkman a fait des efforts héroïques tentés par Poutrincourt pour faire entrer le chef Membertou et sa tribu dans le giron de l'Eglise. Ce fut une oeuvre de fervent enthousiasme, et il importe peu maintenant qu'elle

---

(1) Ce dernier est cité par le Révérend Père Pacifique, dans une brochure-souvenir, publiée avant le tricentenaire : *Une tribu oriennégligée*, récit lumineux et plein d'érudition où l'histoire de la tribu se joint à une étude sympathique de la psychologie miemac. Cette brochure est, par elle-même, un important document historique, car son auteur est l'homme du monde qui, sans aucun doute, connaît le mieux la population miemac. Il vit parmi ces gens depuis de longues années, reçoit leurs confidences, les console dans leurs peines, et est leur guide habituel dans leurs affaires temporelles aussi bien que dans leurs besoins spirituels. Pour eux, il imprime sans relâche, dans leur langue, des livres de prière, un journal mensuel : *Le Messager Miemac*. Et c'est ainsi que tout en poursuivant ses

ait été faite ou non pour devancer les Jésuites dans le même champ d'action. Le baptême qui eut lieu à Port-Royal, reste l'oeuvre de la conviction, soutenue par la décision, combinaison qui a toujours produit des résultats qui en valaient la peine. Le vieux chef, après avoir donné son adhésion à la religion nouvelle, inculqua les principes de sa foi à toute sa tribu, ou de gré ou de force, jusqu'à ce que tous les Micmacs sous son empire eussent embrassé entièrement la religion nouvelle. Et ainsi commença à Annapolis la régénération spirituelle de la tribu, qui devait s'étendre, par l'intermédiaire des *Robes-Noires* aussi bien que par celle des *Pieds-Nus*, jusqu'aux confins du domaine des Micmacs, en Acadie et en Gaspésie. Quelle que soit l'explication qu'il plaise aux historiens, dans le silence monastique de leurs bibliothèques, de donner au point de départ, il n'en est pas moins vrai que le bon grain a été semé et qu'à l'occasion de juin 1910 on a pu apprécier l'importance du résultat obtenu.

Cet événement avait toutefois une signification plus profonde, mais que le *Tricentenaire* n'avait pas mission de commémorer et qui fut évidemment laissée de côté; c'est qu'il avait marqué sa précoce empreinte dans l'histoire de ce continent occidental. Les Micmacs furent les premiers des Indiens

---

labeurs spirituels, il rend par surcroît un grand service à la philologie et à la linguistique en contribuant à la conservation de cette langue souriquoise. C'est sûrement à ce savant et pieux Français qu'est échu le manteau de son confrère Leclercq, l'intrépide missionnaire des Sauvages de la péninsule de Gaspé au 17<sup>e</sup> siècle, alors que le pays était sauvage et les habitants plus sauvages encore. Il continue les travaux auxquels se sont dévoués Biard et Maillard. Comme ne peut manquer d'y être contraint tout écrivain traitant le même sujet, l'auteur de ces lignes a dû tenir compte de la publication dont nous venons de parler ainsi que du *Souvenir du Tricentenaire*, publié plus tard, et y faire de fréquents emprunts.

(Note de l'auteur.)

d'Amérique à embrasser la religion de l'homme blanc. Cela impliquait une alliance offensive et défensive avec les Français qui avaient apporté la foi nouvelle. Si par le hasard des aventures, de la géographie ou des découvertes, ces Indiens avaient été les Iroquois, au lieu d'être les pires ennemis de cette grande confédération, tout le cours de l'histoire de l'Amérique aurait suivi une direction entièrement différente. Mais par la conversion de Membertou et de sa tribu à la foi des Français le sort en fut jeté. Les inimitiés mutuelles et historiques avaient maintenant pris corps. Les Miemacs d'abord — les Souriquois comme les appelaient les premiers Français — et après eux, dans la suite logique de l'histoire, la race entière des Algonquins, dont les Miemacs formaient une branche, devinrent les alliés d'une civilisation ; leurs ennemis, les Iroquois, par le fait même, devinrent les opposants de cette civilisation ; et jamais aucun essai de colonisation, d'alliance, ou de conversion (et cependant rien ne fut épargné dans ce sens) ne put faire autrement osciller les plateaux de la balance. La grande Confédération des Six Nations, occupant à New York le sommet de l'important triangle où convergeaient la route du Saint-Laurent des Français et celle de Hudson Mohawk des Anglais, tenait le pouvoir en équilibre entre les deux. Si nous poussons l'analyse de notre histoire jusqu'à ses racines, il est parfaitement juste de considérer la conversion de Membertou, de sa femme, de ses enfants, de ses petits-enfants, et de sa tribu, comme le point de départ de la suprématie finale de la civilisation anglaise en Amérique.

\* \* \*

A celui qui étudie l'ethnologie des Indiens, les Miemacs n'apparaissent d'abord que comme une petite tribu, d'une

importance bien secondaire dans l'ensemble de l'histoire des Aborigènes. Cependant, répandus le long de la côte du nord-est, sur l'Atlantique, ils furent les premiers de tous les Indiens d'Amérique à venir en contact intime avec les blancs. De nos jours, c'est la seule tribu de toute l'Amérique qui ait maintenu le chiffre de sa population. Elle compte autant de membres que lorsque les Européens les virent pour la première fois. Pour appuyer cette assertion, nous n'avons, naturellement, que les appréciations des premiers missionnaires, comme Leclercq et Biard ; mais le fait semble cependant bien établi. Le Père Leclercq, en mission à Gaspé, limite nord de leur territoire de chasse, et où ils ne furent jamais nombreux, pensait en 1680 que ses Gaspésiens ne dépassaient pas 500 ; mais Biard à une époque plus reculée, en 1611, et plus au centre de leurs établissements en Acadie, portait leur nombre de 3,000 à 3,500. En 1871, Hannay, dans son *Histoire de l'Acadie*, estime leur nombre à près de 3,000, ajoutant qu'il est douteux qu'ils aient jamais été plus nombreux. Le distingué historien de Québec, le Dr Dionne, dit qu'en 1891 les Micmacs étaient 4,108. Le Père Pacifique, en 1902, fit, lui-même, le recensement de la tribu et trouva le chiffre de 3,850 au Canada et de 200 à Terre-Neuve. Aujourd'hui, d'après le Père Pacifique et le dernier recensement officiel, il y a 4,139 membres de cette tribu, dont seulement 230 demeurent à Terre-Neuve et environ 15 aux États-Unis.

Il est donc bien évident que cette tribu est d'une vitalité extraordinaire, qu'elle s'est perpétuée et même augmentée, quoiqu'elle fût bien dans les mêmes conditions que celles qui ont amené la dépopulation de toutes les autres peuplades aborigènes de cette émisphère. Quelque ethnologiste, doublé d'un psychologue éclairé, devrait bien rechercher les causes de ce phénomène. Evidemment il y a quelque part dans la

formation intérieure de ces Indiens ou dans leur environnement, par nature ou par faveur spéciale, une force de résistance qui a manqué à d'autres tribus. D'autre part, par nature et par faveur spéciale, leurs terres, heureusement, n'ont pas beaucoup excité la convoitise des blancs. Serait-ce que leur mélange excessif avec les blancs aurait produit ce résultat ? Pas d'avantage. Les mariages entre les deux races n'ont jamais été bien fréquents et ils n'ont pu modifier essentiellement le type physique du Micmac. D'un autre côté on ne peut s'empêcher d'être frappé de la perfection de ce type chez les hommes bien constitués de la tribu. Le Père Pacifique écrit : " Il est vrai qu'il y a eu beaucoup de croisements légitimes et illégitimes, mais après quelques générations, le type revient à sa pureté première. J'ai remarqué que les derniers-nés des familles mixtes sont moins blancs que les premiers-nés. En outre leur attachement à leur belle langue est pour eux une garantie de cohésion et de permanence de la race. " Le docte religieux a rencontré là un facteur puissant, d'une force extrême, capable d'assurer contre tout changement un type stable et primitif, et aussi, la chose en est assez certaine, de dominer dans la suite le type secondaire ou dérivé représenté par les blancs.

Les Micmacs ont de plus cette qualité de rester attachés à leur pays d'origine. Trop de nos aborigènes, faciles jouets des desseins des blancs, se sont laissé transplanter et se trouvent aujourd'hui bien loin de leurs anciens territoires de chasse. Leur pays était à l'extrême-orient du pays des Algonquins, et dans la confédération historique de cette race algiamitié". Le "frère aîné", c'était l'Abénaqui, vers le sud et que qui autrefois couvrait la moitié du continent, ils étaient le "frère cadet" et leur pays *Migmagig* était "le pays de l'est; tandis que la "mère tribu", c'était l'Ottawa, et leur pays c'était "le pays de leur origine". La tribu est épar-

pillée comme au temps de Cartier, et couvre tout le pays sur lequel Nicolas Denys exerçait les fonctions de lieutenant-gouverneur en 1658, du Cap de Campseaux au Cap des Rosiers. Il y a cinquante-six petits établissements ou réserves, éparpillés tout le long du chemin qui va de la péninsule de Gaspé au Cap Breton. Le plus considérable de tous se trouve à Ristigouche, siège du monastère des Capucins et de l'église de Sainte-Anne et métropole de la tribu, où leur nombre s'élève à cinq cent six. Leur éparpillement en établissements multiples et isolés les uns des autres ne semble pas conforme aux coutumes actuelles des tribus indiennes et cela devrait les exposer, à cause du contact plus facile avec les blancs, à la variation et au changement. Ils parlent français dans les milieux français, et anglais dans les milieux anglais, mais seulement pour leurs affaires. Entre eux, ils ne parlent que leur propre langue et cela sans variations à quelque distance qu'ils se trouvent. " Il est certain que la race ne tend nullement à disparaître ni par extinction ni par absorption. " (F. P.)

Ce fait mérite d'autant plus l'attention que ces Indiens n'ont été, en aucune façon, préservés du triple fléau de l'alcool <sup>(2)</sup>, de la tuberculose et de l'avarie. Ces fléaux ont porté et portent encore ici comme ailleurs la dévastation. Il se peut que leur pauvreté — elle leur est commune à tous, car il y a parmi eux absence totale de la prospérité accidentelle

---

(2) Il y a longtemps, Denys dépeignait, sous les couleurs les plus vives, les terrifiants effets de l'eau de vie des Français sur ces sauvages. Pour elle en ce 17<sup>ème</sup> siècle, ils donnaient même leur vie; ils échangeaient toutes leurs dépouilles de chasse de l'hiver pour de l'eau-de-vie et l'été n'était qu'une longue orgie jusqu'au moment où les pêcheurs mettaient à la voile. Tout cela est du passé et cependant encore aujourd'hui, chez eux, comme chez tous les aborigènes, l'eau de feu refait de nouveau de l'Indien un sauvage, et ramène à la surface tout ce que la religion avait paru cacher.

qu'on rencontre chez d'autres tribus — et leur ignorance des lois de l'hygiène altèrent quelque jour leur vitalité d'une manière telle que la vie en plein air ne puisse la leur conserver, et c'est alors que leurs gardiens légitimes ainsi que leurs voisins blancs trouveront à exercer un apostolat immédiat.

Il serait trop long d'exposer, même sommairement, le rôle que les Micmacs ont joué dans l'histoire. Il est intimement tissé dans la trame historique. Parce qu'ils étaient amis des Français, leur hostilité contre les Anglais se fondait d'abord sur des motifs religieux. Mais personne n'ignore en plus la différence d'attitude que les Français et les Anglais ont toujours montrée envers les Indiens. Les Français les regardaient moins comme les sujets du roi de France que comme ses protégés. Le clergé français les traitait non seulement avec douceur mais avec sagesse. Les missionnaires français les trouvèrent dans un état de naturalisme naïf, qui rendait leurs efforts pénibles et lents à porter des fruits (\*). Leur travail devint encore plus ardu par le fait des incursions des Anglais.

Quiconque veut se rendre compte de ce que nous venons de dire n'a qu'à lire le récit que fait Leclercq de l'incendie de ses églises et de ses missions par les *Bastonnais* (Phips). Ainsi dans les premiers temps de l'histoire de l'Acadie les Micmacs furent toujours en bons termes de voisinage avec les Français; et lors de la conquête par les Anglais, ils se soumirent, non sans quelques hésitations, au changement de régime et au serment de fidélité envers le nouveau souverain. Quand survint la guerre américaine on essaya par l'intermédiaire du roi de France de les pousser à la révolte contre les Anglais, mais les avances du comte d'Es-

---

(\*) Leclercq du fond de sa Gaspésie parle souvent du profond découragement où le jetait l'insuccès de sa tâche et finalement il implora de ses supérieurs la permission de cesser toute tentative pour convertir les Gaspésiens.

taing et du commandant Preble furent repoussées en termes catégoriques (\*).

Aujourd'hui ce sont de fidèles sujets, et les plus anciens de tous les Canadiens !

\* \* \*

Ces intéressantes fêtes commémoratives m'ont rappelé un sujet déjà bien usé mais toujours d'actualité : l'attitude du maître blanc envers l'Indien. Peut-être mon titre d'officier titulaire de la *Ligue des Iroquois* me donne-t-il quelque droit d'exprimer cette opinion, que les mobiles apparents et les rapports véritables des civilisations française et anglaise avec leurs alliés les Peaux-Rouges ont toujours différé. Qu'il s'agisse de l'attitude des provinces, de celle de l'état ou de celle du gouvernement fédéral, les Français ont toujours permis à l'homme rouge de rester un homme rouge, tandis que les Anglais ont cherché à faire de l'homme rouge un homme blanc. Telle est la situation résumée succinctement. Le Canada a laissé le Peau-Rouge se développer suivant la ligne de moindre résistance, tandis que l'Américain a toujours prétendu et prétend encore le changer soudainement

---

(\*) Le Chef Jérôme de Ristigouche montrait, à l'occasion du *Tricentenaire*, une copie d'une *Déclaration, au nom du roi, à tous les anciens Français de l'Amérique Septentrionale*, imprimée à bord du *LangueDoc*, dans le port de Boston, le 18 octobre 1778. Au bas de la première page est écrit à la main : " A mon cher Frère Joseph Claude et autres sauvages mickmacks. De la part de Monsieur le comte d'Estaing, vice-amiral de France, Holker, agent général de la marine et consul de la nation française ". Comme les autres colons des rives du Saint-Laurent, les Miennes avaient appris à redouter les invasions répétées, qui, sous l'ancien régime, partaient de Boston. Les *Bostonnais* étaient cordialement détestés et non moins redoutés, de sorte qu'à la longue on en vint jusqu'à appliquer ce nom en commun à tous les Anglais. Je crois qu'il est encore pris en mauvais part. J'ai entendu à Gaspé un pêcheur français traiter de *Bostonnais* un touriste américain qui s'était montré plutôt désagréable et ce avec tout le ressentiment que cette épithète a dû jamais comporter. Pour les Miennes,

du rouge en blanc. Ce problème s'est imposé davantage dans la région plus vieille de l'est, plutôt que dans celle plus jeune de l'ouest. Je ne me figure pas qu'il soit possible d'attribuer aux fondateurs de nos gouvernements, aussi bien au-delà qu'en-deçà de la frontière, une profonde connaissance des lois naturelles; mais il est certainement arrivé que le Canada français et les influences françaises au Canada se sont résignés à faire la part des différences fondamentales de civilisation et à laisser l'Indien sortir lentement de son état barbare sous l'influence d'une impulsion plutôt religieuse que civile. C'est ainsi que travaille la loi de la nature, lentement mais sûrement. Un profond abîme naturel, des cultures de caractères entièrement différents, qui sont, comme deux lignes divergentes, rapprochées au début mais très éloignées l'une de l'autre à leurs extrémités, ne peuvent se modifier par un acte législatif. L'abîme reste profond. Les différentes lignes de développement des races, l'une loin derrière l'autre, ne peuvent être amenées à se confondre par autorité législative. La loi qui déclare que le rouge est blanc, est l'oeuvre d'un fou ou d'un coquin. Tout aussi impuissantes à échapper aux conditions imposées par la loi sont les énormes

---

les Etats-Unis sont restés le pays des *Bastonnais* et sur leur mappe-monde c'est sous le nom de *Boston* que toute l'étendue des Etats-Unis est désignée.

Les anciennes frayeurs — elles sont de tradition chez ces Micmacs aux moeurs naïves — se sont manifestées d'une curieuse façon à l'occasion du *Tricentenaire*. Tandis que les Indiens étaient rassemblés à l'église pour la cérémonie d'ouverture, le matin du premier des trois jours, quelque mécréant malfaisant répandit le bruit que leurs anciens ennemis les Iroquois, ayant eu vent de ce qui se passait, s'étaient cachés dans les bois d'alentour prêts à profiter de leur état d'impuissance pour fondre sur eux. Après la messe et le sermon du Père missionnaire, une certaine agitation sembla s'emparer de quelques Indiens. Dans les bancs coururent des chuchotements, et la frayeur ne fut entièrement dissipée que quand le patriarcal grand chef eut assuré à son peuple qu'une pareille histoire ne pouvait être qu'une invention du père du mensonge.

fondations financières, destinées à produire des changements immédiats dans les manifestations sûres mais lentes de la loi naturelle (comme le développement des langues ou l'établissement de la paix universelle). C'est en vain que quelque Crésus mal inspiré se donne le luxe de croire au pouvoir suprême de son argent. L'existence d'une loi supérieure à tout décret ou ordonnance est une chose que les législateurs et les hommes d'état sont lents à comprendre ! L'expérience le prouve amplement. Les Anglais, dans leur attitude envers les Indiens d'Amérique, n'ont jamais voulu admettre que les Indiens avaient exactement les mêmes droits qu'eux sur cette terre, et qu'ils ont joué un rôle important dans les progrès de l'humanité. Le colon anglais a toujours été et est encore d'opinion que le Peau-Rouge devient un citoyen utile aussitôt qu'on le peut astreindre à réaliser certaines conditions plus ou moins arbitraires d'éducation et de conduite <sup>(5)</sup>.

D'influents sociétés civiques, dont les membres étudient le problème indien du fond des bureaux de maisons de commerce ou de banque, sont bien persuadés aujourd'hui que le temps est venu de laisser aux Peaux-Rouges, qui ne sont encore que des enfants dans notre société si compliquée, le soin de se tirer d'affaires. Le Canada français a compris dès l'abord que la distance entre l'Indien et l'homme blanc était l'abîme qui sépare une civilisation primitive d'une civilisation avancée, abîme que seul le temps pouvait combler par sa lenteur. Il a semblé se rappeler la longue suite de siècles qu'il a fallu aux Français eux-mêmes pour sortir de pareilles

---

(5) Il y a dans la condition des Indiens des Six Nations, au Canada et dans l'état de New York, un contraste aussi bien en faveur d'un gouvernement qu'en défaveur de l'autre. Le Canada a laissé à ses Iroquois le soin de veiller eux-mêmes à leur salut, et ces Indiens sont aujourd'hui instruits, énergiques, entreprenants, et bien à l'aise. Dans l'état de New York les statistiques de 1910 accusent au-delà d'un tiers (35.5 p. c.) d'illettrés.

conditions primitives. Quoiqu'il en soit les pionniers catholiques de la Nouvelle-France n'ont jamais vu dans l'Indien autre chose que ce que leurs successeurs y voient encore aujourd'hui, c'est-à-dire que l'Indien a une âme à sauver. L'amener à changer sa religion naturelle pour les conceptions si complètes du catholicisme, tel fut toujours le but des admirables et sublimes sacrifices qui illuminent d'une auréole si brillante les pages de l'ancien régime.

Aucun esprit judicieux ne peut étudier les résultats des missions catholiques et des missions protestantes parmi les Indiens d'Amérique sans reconnaître que les Indiens catholiques ont mieux conservé, pour la plupart, leur type physique aborigène, leurs habitudes de race distinctives, et qu'ils possèdent des convictions religieuses plus profondes. Parmi les Indiens protestants il y a beaucoup d'exemples d'individus ayant atteint une notoire supériorité par leur éducation, leur dévouement à la chose publique et leur intégrité personnelle; mais il est parfaitement évident que le terme *protestant*, quand il est appliqué, ne veut pas dire *christianisé* autant que soumis à l'obéissance à une forme donnée du culte religieux, souvent même moins que cela. Mes observations personnelles n'ont pas porté seulement sur des faits isolés, et je pense qu'il y a de bonnes raisons de croire qu'en général, en matière de foi, l'Indien catholique est un catholique, tandis que l'Indien protestant est resté simplement un Indien à peu près païen.

Un fait, dont les conséquences historiques ont leur importance, c'est celui-ci: les tribus qui ont été l'objet des efforts protestants les plus directs et les plus persistants n'ont jamais totalement renoncé à leur religion naturelle. En effet, parmi les Iroquois de l'état de New York et du Canada, il y a deux partis bien distincts: les *chrétiens* et les *païens* (\*). Autant que j'ai pu m'en rendre compte, cet état

de chose n'existe point parmi les tribus converties à l'Eglise catholique.

Nous avons déjà dit que la conversion des Micmaes avait été un facteur de première importance dans la lutte des deux civilisations anglaise et française sur ce continent. Nous ne voulons en exagérer en rien l'importance, quelle qu'ait été la tournure des événements. Il serait injuste et historiquement inexact de dire que l'influence du grand chef Membertou sur la tribu micmac, jointe aux efforts des dévoués missionnaires français, trouve son contre-poids dans l'influence personnelle de Sir William Johnson, qui par le seul prestige de sa personnalité empêcha les Iroquois de s'allier aux Français. Ces deux faits opposés diffèrent en grandeur et en mérite, mais ils se ressemblent par leurs résultats. Il convient cependant de donner à cet événement historique de 1610 toute la portée qu'il a eue dans la lutte séculaire entre les deux civilisations. Cette lutte prit, comme on le sait, son orientation définitive quand surgit la guerre de sept ans. Les victoires brillantes d'Amherst, de Hardy et de Wolfe ne furent rendues possibles que par la puissante intervention de l'agent de Sa Majesté Britannique auprès des sauvages qui sut toujours tenir les Iroquois éloignés de l'influence française.

Les vieilles batailles sont passées, mais la paix, non moins que la guerre, a aussi ses victoires, et, dans les conquêtes pacifiques de la civilisation française, si sûrement protégée par la législation anglaise, ne pouvons-nous pas retrouver encore le fruit de la semence jetée, en ces jours troublés du 17ième siècle, parmi les aborigènes du Saint-Laurent ?

---

(\*) Les Oneidas du Canada sont maintenant retournés au paganisme après de longues années d'évangélisation protestante.